

Patricia CHAMPY-REMOUSSENARD, coord., *En quête du travail caché : enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques*

Toulouse, Octares Éd., 2014, 142 pages

Ali Khardouche

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9893>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9893

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 369-370

ISBN : 9782814302600

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Ali Khardouche, « Patricia CHAMPY-REMOUSSENARD, coord., *En quête du travail caché : enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9893> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9893>

---

Tous droits réservés

contribuer à enrichir le débat sur les tentations sociales des œuvres dites réalistes. D'autres essais auraient pu explorer plus avant les liens de l'écrit, du lu et du vu (et cela jusque dans les descriptions), et étudier les réactions divergentes qu'ont la peinture et l'écriture aussi bien à la théorie qu'à la pratique du réalisme, ou encore analyser les rapports stratégiques que certaines œuvres dites naturalistes entretiennent avec les sciences. La notion même de réalisme, entre illusion et réalité, ambition et procédé, rapport à la science et jeu sur le statut de la fiction, boîte à outils et idéologie, recouvre des réalités différentes, que ce soit du point de vue de la production ou de la réception des œuvres ; ces tensions peuvent engendrer des séries de paradoxes, et ceci à plusieurs niveaux : ainsi y a-t-il des degrés de réalisme, et dans une œuvre donnée des moments réalistes ou des moments où le réalisme est absent. La présentation du volume eût été un lieu approprié pour amorcer une discussion d'ensemble sur ces paradoxes et faire une synthèse des points de vue présentés sur ce sujet par les essais. Il reste que le lecteur trouvera dans ces articles des éléments qui sans nul doute stimuleront sa réflexion sur le fonctionnement, les idéaux et les limites du réalisme.

**Christophe Ippolito**

*Écritures, université de Lorraine, F-57000  
christophe.ippolito@modlangs.gatech.edu*

**Patricia CHAMPY-REMOUSSENARD, coord., *En quête du travail caché : enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques.*** Toulouse, Octares Éd., 2014, 142 pages

L'ouvrage est issu d'une investigation collective sur la nature du travail dans le cadre de la formation. L'ancrage épistémologique est situé, certes, dans le champ des sciences de l'éducation, mais concerne également la sociologie du travail ou les sciences de l'organisation ainsi que les sciences de l'information et de la communication. Sept auteurs se sont relayés pour apporter une contribution éclairée sur la nature et les acteurs ainsi que les enjeux du travail « caché » en éducation et en formation. C'est une question peu investiguée en sciences humaines et sociales en général et en sciences de l'éducation en particulier. Trois temps ponctuent ce travail titanesque. D'abord, Patricia Champy-Remoussenard a mis en avant toute l'importance du sujet non seulement pour les sciences de l'éducation mais aussi pour les disciplines des champs connexes. Ensuite, des exemples concrets alimentent la réflexion. Enfin, un texte en pré et postface permettent au lecteur de prendre le recul nécessaire par rapport à l'ensemble des contributions.

Ainsi le texte de Pierre Imbert et Marc Duran (pp. 20-38) concerne une investigation de l'éthique en acte de l'éducation par le biais de la dichotomie entre l'utilitarisme et son contraire en acte de l'éducation. Plus exactement, ces auteurs introduisent la paradoxale norme utilitariste dans le travail éducatif et la recherche en éducation en se fondant sur un exemple concret de don et contre-don issu de l'anthropologie de Marcel Mauss. Puis, ils analysent le champ de l'anti-utilitarisme confronté à l'éthique dans le travail éducatif. Cela s'opère par un apport méthodologique pour l'analyse du travail et un apport pour le débat conceptuel au sein des théories de l'activité. Ce premier chapitre pose les bases de l'ouvrage qui s'oriente dans le deuxième chapitre vers la nature, la fonction et les limites des dimensions cachées et/ou clandestines du travail en recherche et en formation par la coordonnatrice de cet excellent ouvrage. Une dialectique intéressante qui ne peut nous empêcher de penser à la relation entre le travail, le loisir, le temps et l'espace et surtout la relation entre le travail et le loisir propre à Joffre Dumazedier (*Sociologie empirique du loisir, critique et contre-critique de la civilisation du loisir*, Paris, Éd. Le Seuil, 1974, p. 136).

Le deuxième chapitre (pp. 39-52) est plus théorique. Plus exactement, Patricia Champy-Remoussenard, dépasse l'approche théorique *via* une démonstration en trois axes : les activités de management des équipes, le caractère caché des dimensions relationnelles et enfin la frontière floue entre le travail et la vie privée. D'ailleurs, ce dernier élément est souvent repris dans le cadre de recherche en sciences de l'information et de la communication notamment par Jürgen Habermas avec la dichotomie entre sphères publique et privée.

Ces dimensions cachées ayant été mises en évidence, un troisième chapitre (pp. 53-66) s'intéresse aux ressources et obstacle face aux épreuves de la sur-prescription en analysant un exemple de professionnels de l'éducation. Françoise Lantheaume y montre à quel point l'invisible dans le travail des enseignants est important pour l'efficacité pédagogique d'un dispositif. Les dimensions cachées sont évoquées par trois exemples concrets : les conflits dans la traduction locale d'une prescription, une coopération prescrite et empêchée entre enseignant et assistant pédagogique et un accompagnement de jeunes en difficulté. Cela conduit à une interrogation sur la notion d'ingéniosité éducative.

La contribution de Nicole Menacci (pp. 67-83) est intéressante à deux titres. D'une part, elle évoque les ingéniosités éducatives des savoirs investis. L'auteure les qualifie de contre coups aux méthodes habituelles

et apportent également un plus en terme d'efficacité pédagogique. D'autre part, elle prouve *via* une approche méthodologique que ces ingéniosités ne sont finalement que partiellement clandestines du fait d'un corpus important. Elles peuvent être déployées pour une grande part (les savoirs habiles) par le biais notamment de l'apprentissage par erreur. Cela pousse à nous pencher sur le flou et le travail du sujet en formation.

En effet, le texte de Jean Clenet (pp. 85-99) introduit la notion de « désordres de la reconnaissance ». Il apporte, surtout, une interrogation nouvelle sur le sujet en formation. Nous retiendrons le fait que le travail du sujet est fait de conception relativisées composées d'autoréférences du sujet, d'émergences de concepts et de biais sur l'ordre imposé qui correspond pour l'auteur à une tierce voie d'auto-organisation du sujet. La contribution de Richard Wittorski (pp. 101-113) n'est pas la moindre de l'ouvrage. Elle investit la question du travail caché en rendant visible la part insue de l'activité par le biais de quelques motifs, enjeux et fonctions remplies. Qu'est-ce que cela veut dire ? En fait, l'auteur met en évidence les raisons inhérentes à un intérêt à la face issue de la formation du fait de l'innovation pédagogique qui en découlerait. Pour ce contributeur, l'enjeu est social (du fait d'une régulation) pour faire reconnaître cette formation en tourne main.

L'ouvrage ouvre des portes intéressantes pour les sciences de l'éducation en ce qui concerne une nouvelle sociologie du travail, dont *La Nouvelle Revue du travail* est le fer de lance actuellement. Cette nouvelle sociologie du travail de l'éducation et la formation qui est issue de ce croisement pose efficacement des questions légitimes dans le cadre d'une société ayant des attentes utilitaristes. Les sciences de l'information et de la communication ne sont pas en reste. Elles sont bien présentes du fait d'objets purement communicationnels. Nous pensons d'abord à l'apport de la technique et des nouvelles technologies de l'information et de la communication, mais également à des disciplines anciennes comme l'étude de la dichotomie entre sphères publique et privée, mais également à la communication pour le développement.

Cependant, il reste un champ à explorer pour compléter notre critique : celui de la science économique et plus exactement celui du calcul économique. En effet, pour resituer le débat, il serait intéressant d'aborder ce travail caché selon une approche quantitative et de montrer à quel point, et surtout à quel montant. Finalement, cet ouvrage rassemble d'excellentes enquêtes ciblant des sujets précis ainsi que des études de cas apportant une cohérence d'ensemble à cette œuvre qui marquera le

monde de la recherche dans ce domaine pour plusieurs années.

Ali Khardouche

Université Paris 13, F-93017

khardouch@gmail.com

**Monique DAGNAUD, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion*.**

Paris, Presses de Sciences Po, coll. Nouveaux Débats, 2013, 210 p.

Dans cet ouvrage, Monique Dagnaud dresse un portrait de la « génération Y » qui caractérise les « natifs numériques », qui ont actuellement entre 15 et 30 ans et ont grandi avec l'internet, les réseaux sociaux, les jeux vidéo. On l'a surnommée Y, parce qu'elle vient après la génération X, celle qui succédait elle-même à la génération des *baby-boomers* de 1968. Le Y se prononce « why », « pourquoi », une manière de traduire les interrogations sur ces jeunes en rupture avec leurs aînés. Historiquement, la dénomination fut inventée par le magazine *Advertising Age* en 1993, mais alterne depuis régulièrement avec d'autres expressions synonymes comme : « Enfants du millénaire », « GenY », « Yers », « Echos Boomers », « digital natives », « net generation ».

Toutes ces nominations cherchent à décrire les enfants de la crise, élevés dans un contexte de relative morosité d'une société qui s'interroge sur elle-même, avec des perspectives d'insertion sociale incertaines, bien que largement diplômés : « Les nouvelles générations peinent à s'intégrer et à conquérir leur autonomie professionnelle dans les économies languissantes des sociétés occidentales » (p. 9). Cette génération a bénéficié d'un modèle éducatif moderne et plutôt démocratique, dans lequel les rapports sont très peu hiérarchiques, où beaucoup de choses se discutent et se négocient : « Le hiatus entre l'élévation du niveau éducatif, encouragée dans tous les pays, et l'insuffisance d'emplois qualifiés alimente une machine à désillusions et donc à protestations » (p. 197). Pourtant, avec ce livre, on découvre progressivement que ces jeunes sont plutôt optimistes et dégagent une vraie vitalité, même si cette énergie est parfois diffuse : « Ils n'ont aucune confiance dans l'avenir de la société, mais ont confiance en leur capacité à s'en sortir individuellement » ; « Il ne s'agit en aucun cas d'un ensemble homogène » (p. 8). Il s'agirait d'une génération qui ne serait pas obsédée par la carrière, mais par le bien-être et le développement personnel. Une génération qui voudrait tout apprendre, explorer de nouveaux domaines, qui, dès qu'elle s'ennuierait changerait de travail. Une génération faite de bricoleurs, de multitâches, de polyvalents, de